



BRILLE!

NAOMI SPENLE

Naomi Spenle

Brille !

© Naomi Spenle, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7900-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les rencontres les plus importantes
ont été préparées par les âmes
avant même que les corps ne se voient. »
Paulo Coelho

Prologue

« Ce n'est pas la chair, qui est le réel, c'est l'âme.

La chair est cendre, l'âme est flamme. »

Victor Hugo

J'ai senti que nos âmes s'entremêlaient. Il se passait quelque chose de plus grand, de plus fort, que tout ce que nous avons déjà vécu par le passé. Nous n'étions qu'un. Nous ne sommes qu'un. Notre connexion vient d'ici et de là-bas, dans un espace-temps qui me paraît bien différent du mien. Un lieu dont j'ignore tout. Pourtant, je le sais, je le connais, sans pouvoir me l'expliquer.

Chapitre 1

*« Le souvenir est le parfum de l'âme. »
George Sand*

Vendredi 16 juin 2023 – 7 h 35

Je sors à peine du sommeil, les yeux encore collés après cette nuit sans fin.

Dans un souffle, j'expire ma lassitude face à cette nouvelle journée qui s'annonce.

Je suis vide. Vide de joie, d'envie et de vie.

Je ne suis pas suicidaire, mais j'aimerais que la mort m'attrape. Sans overdose, sans saigner mes veines. Seulement fermer les paupières pour ne plus jamais les rouvrir. Que le ciel me rappelle, que la nuit m'engloutisse. Taire ma douleur, me délester de mes souvenirs.

Fuir.

L'écran de mon téléphone ne m'indique aucune notification. Je ne sais pas pourquoi j'insiste.

Probablement par espoir.

Par survie.

Je patauge dans le déni.

Dans un râle, je remonte la couette sous mon nez. Le soleil, insolent derrière les rideaux, me nargue de son éclat. Je crève d'envie de le voir, lui, si radieux, recouvert d'un nuage de pluie. Je veux qu'il souffre et qu'il s'étouffe. Que le monde cesse de tourner en me faisant un pied de nez.

Mécaniquement, je cherche mon bracelet autour de mon poignet. J'ai l'habitude de le coincer entre mon pouce et mon index pour me calmer, me rassurer. Il me fait l'effet d'une machine à remonter le temps, d'une télécommande sur laquelle j'enfonce la touche retour. La sensation de la cordelette sur ma peau m'offre un instant de répit, un moment près de lui.

Mais ce matin, mon poignet est anormalement nu.

La peur m'étreint et la nausée gagne mes lèvres. Je sens mon sang cogner contre mes tempes, mon cœur s'emballer.

Je me redresse vivement, lève la couverture, et regarde sous mon oreiller, dans l'interstice entre le matelas et la tête de lit.

La boule dans ma gorge me promet l'arrivée d'une montagne de sanglots.

Je jette la couette sur le sol et tapote le drap. Je me dis que l'émotion embrouille peut-être ma vue. Mais rien. Je ne vois absolument rien. Je saute en dehors de mon lit et, à quatre pattes, je glisse un regard sous le sommier, puis y plonge mon bras le plus loin possible.

Mes doigts ne rencontrent que des moutons de poussière.

Une première larme coule le long de ma joue, je l'essuie rapidement d'un revers de main. Ce n'est pas le moment de flancher.

Je me redresse, fais un tour sur moi-même et m'étourdis.

Soudain, là, au pied de ma table de chevet, presque invisible, je vois l'éclat de la petite ancre argentée et le cordon déchiré à son extrémité. Je me baisse, le ramasse puis, soulagée, laisse mon corps glisser sur le sol.

Dans mon poing serré, l'ancre qui me maintient encore amarrée à ce monde.

Dans mon poing serré, un reste de notre amour.

Enfin, mes larmes peuvent couler.

Chapitre 2

La Madeleine de Proust

Mercredi 30 mai 2018

Un thé vert, une madeleine et du brouhaha. Voici l'ambiance que je préfère pour travailler.

Je regarde ma montre, il est tout juste 8 h 30, et Montmartre est, comme tous les jours ou presque, déjà bien réveillé. Lucie, la serveuse, me demande si je souhaite autre chose. Je secoue la tête, un sourire aux lèvres.

— C'est parfait comme ça, merci, je conclus.

Lucie me fait un clin d'œil, puis tourne les talons rapidement, faisant alors voler derrière elle sa longue chevelure blonde, retenue en queue-de-cheval. Au même instant, des clients entrent à leur tour dans l'établissement. Ce sont des touristes, des Asiatiques pour être tout à fait exacte, dont les yeux en amande brillent devant la vitrine de pâtisseries. Je compatis, tout donne envie.

Assise à ma table habituelle, je croise les jambes, attrape ma tasse de thé brûlante, puis souffle dessus avant de boire une première gorgée.

Ici, locaux et visiteurs se retrouvent. C'est une adresse réputée pour la qualité et l'originalité de ses madeleines. Il y en a de tous les goûts, de toutes les couleurs et de toutes les tailles. Elles sont d'ailleurs tellement belles que certains hésitent avant de croquer dedans.

Regarder des inconnus me divertit. Je dirais même que cela m'inspire. Ne vous êtes-vous jamais demandé à quoi pouvait songer ce vieillard, assis là, sur un banc ? Ou cet enfant étendu dans l'herbe, les yeux rivés vers le ciel ?

Moi, si. Surtout à *La Madeleine de Proust*. Tenez, par exemple, ces touristes ont-ils l'intention première de savourer les délicieuses spécialités de la maison ou sont-ils ici uniquement pour prendre LA photo instagrammable ? Choisissent-ils les madeleines en fonction de leur goût ou de la couleur qui rendra le mieux sur leurs clichés ? Nous ne le saurons jamais.

Ou peut-être que si, finalement.

Une cliente attrape son smartphone, suspendu à son cou par une cordelette rose, et mitraille sa pâtisserie sous tous les angles. Dans quelques minutes, cette petite douceur à la fraise et au chocolat blanc va très probablement devenir la nouvelle star de ses réseaux sociaux. Alors, en souriant silencieusement, j'invente la chronique et les hashtags qui l'accompagneront. Mes idées fusent et

m'amusement.

Bon, il serait temps que je m'y mette. Je secoue la tête et fouille dans mon sac à main. J'en sors un carnet en cuir, un stylo et mes lunettes. La paire vissée sur l'arête du nez, je remonte mes cheveux bruns en un chignon décoiffé, avale une gorgée de théine et relis mes dernières notes.

Mon rituel est quotidiennement le même, je me lève et file à *La Madeleine de Proust* après une bonne douche.

Pour écrire, il est indispensable d'être motivée, méticuleuse et surtout organisée. Si je ne planifie pas, je procrastine. Et ce projet, il m'est impensable de le négliger.

La relecture enfin terminée, ma main droite se met à composer. C'est un enchaînement de mots qui coule sur la feuille vierge, un flot d'idées que je ne dois surtout pas perdre. Je m'interromps uniquement pour déguster mon thé ou croquer dans ma madeleine à la pistache.

Ici, je les ai toutes goûtées, mais celle-ci est sans conteste ma préférée. Sucrée, mais pas trop, juste ce qu'il faut pour apprécier toute la saveur du fruit sec.

Ce matin, je suis portée par mon imagination, alors j'en profite. Je laisse couler les verbes et noircis les pages.

Le carillon sonne et annonce la venue de nouveaux clients. Des rires s'élèvent. Je relève la tête, curieuse de découvrir les visages à qui appartiennent ces éclats de joie.

Trois hommes, tous bruns et les cheveux très courts, presque rasés sur les côtés. Quant au look tee-shirt, jean, baskets, le trio ne fait pas dans l'originalité. Ce ne sont probablement pas des Parisiens. Loin de moi l'envie de véhiculer des préjugés, mais à Paris, la mode est un concept à part entière.

J'avale une nouvelle gorgée de théine.

La triade s'extasie devant les pâtisseries quand l'un d'eux se retourne vers moi. Nos yeux se rencontrent et s'accrochent. Je repose ma tasse, les mains légèrement moites.

Je me sens toute chose... La rumeur de l'établissement me paraît soudainement lointaine, comme un essaim d'abeilles à des kilomètres. Il me semble même que la trotteuse s'est arrêtée pour figer cet instant en une éternité.

Cet homme est beau, c'est indéniable. Mais il a un petit truc en plus. Je ne saurais dire quoi, c'est étrange. Il y a, au fond de moi, cette impression de déjà-vu. L'ai-je rencontré quelque part ? Non, c'est impossible. Pour sûr, je m'en souviendrais.

Un sourire s'étire sur son visage, dévoilant quelques rides au coin de ses yeux. C'est alors qu'une décharge me pique le cœur, comme si la foudre s'abattait sur moi. Le souffle coupé, je laisse échapper mon stylo. Le bruit de l'impact sur le sol me fait sursauter.

L'inconnu, qui n'a rien perdu de la scène, se rapproche dangereusement. Je sens mes mains de plus en plus humides et mon sang qui s'affole sous mes tempes. Mes joues me trahissent. Mon cœur, lui, est en pleine crise de tachycardie, et plus il avance, plus ma température corporelle augmente.

En bref, je m'enflamme.

Est-ce un vilain tour des dieux grecs ? Zeus se serait-il transformé en être humain pour me faire une farce ?

Voilà que je délire complètement.

Enfin arrivé à ma hauteur, l'individu se penche, ramasse mon stylo et me le tend. Troublée de le voir de si près, tous mes sens sont en alerte. Mes narines se délectent instantanément de son parfum. C'est un mélange de cèdre et de bois de santal.

Je récupère mon bien, et nos doigts se frôlent. Un courant électrique se propage le long de ma colonne vertébrale, déclenchant une vague de frissons qui me parcourt de la tête aux pieds.

— Merci, je réussis à articuler.

Il me répond par un nouveau sourire, puis retourne vers ses acolytes. Quand ils sortent de l'établissement avec une boîte pleine de madeleines, l'inconnu jette un dernier regard dans ma direction. J'attends qu'il soit totalement hors de ma vue pour enfin oser reprendre ma respiration.

J'inspire longuement par le nez, puis expire doucement par la bouche, tentant vainement de retrouver mes esprits.

Que vient-il de se passer ? Je me sens encore plus essoufflée qu'après un marathon, du moins, je suppose, car pour être honnête, je ne cours jamais.

Je fouille nerveusement à l'intérieur de mon sac à main et m'empare de mon miroir de poche. Mon visage est rouge pivoine, et nous sommes loin de l'euphémisme.

C'est la classe intégrale !

Bon, je n'arriverai plus à écrire quoi que ce soit aujourd'hui, tant pis. Je récupère toutes mes affaires, laisse un pourboire sur la table et quitte les lieux en trombe.